

L'obsessionnel et son réveil – 4

Le fantasme

Gil Caroz

Introduction

Pendant l'été, j'ai établi un programme pour ce cours. J'ai noté sur une feuille les thèmes que j'aborderais à chaque fois, suivant un projet qui me semblait logique. Mais en fait, depuis le début de ce cours, je procède autrement : il y a chaque fois un signifiant qui se dégage du cours même, je le mets au travail pour le cours suivant et ça finit par faire une chaîne métonymique de signifiants. Ce n'est pas sans me plaire car le désir répond à la loi de la chaîne métonymique du signifiant, c'est une des définitions du désir.

Nous sommes au quatrième cours sur huit, ce qui veut dire qu'à la fin de ce cours nous aurons parcouru la moitié du chemin. Je reprends, pour rappel, les signifiants que nous avons mis en place lors des trois premiers cours. Nous avons commencé par faire connaissance avec le caractère de l'obsessionnel, dont la métaphore a été celle de la « Fortification à la Vauban ¹ ». Ensuite, dans le deuxième cours, nous avons parlé de l'éclosion de la névrose obsessionnelle, de ce qui fait vacillement, à un moment donné, de sorte que le sujet ne se sent plus en sécurité dans sa forteresse ². La dernière fois, nous avons parlé de ce qui fait symptôme pour l'obsessionnel, c'est-à-dire de ce qui se constitue comme étranger à son moi et qu'il adresse à l'occasion à l'analyste : notamment ses pensées qui sont de l'ordre de la parole. Car l'obsessionnel parle tout le temps dans sa tête. Et nous pouvons dire avec le thème d'aujourd'hui qu'il parle avec lui-même, avec son Autre qui est un autre très narcissique. Une fois que nous avons dit le mot symptôme, ce qui s'impose métonymiquement est le fantasme. Vous savez que Jacques-Alain Miller a donné en 1982 et 1983 un cours sous le titre « Du symptôme au fantasme et retour ³ ». On saisit tout de suite qu'il s'agit d'une chaîne métonymique, il y a des allers-retours entre ces deux éléments. Ce cours est extrêmement riche et précieux. Je pense que sa lecture est obligatoire à qui veut se lancer dans la clinique analytique lacanienne. Il fait d'ailleurs la référence majeure du cours d'aujourd'hui. Ce titre, « Du symptôme au fantasme et retour », indique bien qu'il s'agit, avec ces deux signifiants, de deux chaînons qui s'articulent et se succèdent dans notre chaîne signifiante. Il est très probable que le signifiant suivant sera celui du désir.

Qu'est-ce que le fantasme ?

Il y aurait tellement d'éléments à détailler qu'il me semble que le mieux est d'ancrer ce que nous avons à dire sur le graphe du désir, ce qui nous permettra de ne pas trop nous égarer. Il s'agit donc du même graphe que je vous ai présenté dans le premier cours et que je vous reproduis ici.

[Ajouter le graphe]

Gil Caroz est psychanalyste à Bruxelles, membre (AME) de l'École de la Cause freudienne, de la New Lacanian School et de l'Association Mondiale de Psychanalyse, actuel président de l'ECF.

Ce cours, quatrième d'une série de huit donnés entre octobre 2017 et juin 2018, a été prononcé le 8 janvier 2018 dans le cadre du nouveau programme des Enseignements ouverts à l'École de la Cause freudienne.

¹ Caroz G., « L'obsessionnel et son réveil – 1. La fortification à la Vauban », *Quarto*, n° 118, mars 2018, p. 76-83.

² Caroz G., « L'obsessionnel et son réveil – 2. L'éclosion », *Quarto*, n° 118, mars 2018, p. 84-91.

³ Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Du symptôme au fantasme et retour », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, inédit.

Voyons d'abord où est placé le fantasme, ce qui nous permettra de saisir sa fonction. Ensuite, nous commenterons le mathème même du fantasme : **(S barré <> a)**.

Le fantasme est situé entre les deux étages du graphe. Le premier étage est celui de la demande corrélée au besoin, il y a là une correspondance entre le signifiant et le réel du besoin. Le passage par le désir situé entre les deux étages introduit un trou dans la chaîne signifiante qui fait qu'il n'y a plus de correspondance, parce qu'il y a un signifiant qui manque. Le désir introduit un manque qui apparaît dans le deuxième étage, d'où le mathème **S(A barré)** qui désigne un signifiant du manque dans l'Autre. L'Autre est donc barré au deuxième étage, il contient un trou dans le symbolique. Du coup, le deuxième étage indique que le réseau des signifiants ne couvre pas le tout du réel, alors qu'au premier étage, on a l'illusion qu'avec le symbolique, on peut tout dire de la pulsion, du réel. Plusieurs éléments peuvent venir s'engouffrer dans ce trou : le phallus comme signifiant de la castration, **moins phi**, mais aussi comme signifiant du désir, positif, **grand phi**, mais aussi la jouissance en tant qu'elle est indicible, même si elle est passée par la castration. Je vous rappelle que si le premier étage est psychothérapeutique en tant qu'il nous donne l'illusion que tout peut être dit et satisfait, le deuxième étage introduit un trou, le trou du désir. L'obsessionnel vit en paix beaucoup plus facilement avec le premier étage qui permet l'illusion que le tout de la pulsion ou de la jouissance peut être versé dans le signifiant, alors que le deuxième étage contient un X indicible désigné par le mathème **A barré** qui est pour lui de l'ordre de l'horreur.

On constate sur le graphe que deux flèches convergent vers le lieu où le fantasme est situé. L'une provient de **S(A barré)**, l'autre provient du désir. Cela nous permet de décrire le fantasme comme étant une réponse à deux questions qui proviennent de deux sources : l'une du côté de **A barré**, le signifiant qui manque, l'indicible, l'autre du côté du désir de l'Autre et qui concerne l'objet. Ce dernier est le fameux *Che Vuoi ? du Diable amoureux* de Cuzco, diable qui porte le masque d'un chameau ou d'une femme. C'est encore la gueule de crocodile qui menace de vous dévorer comme si vous étiez un objet de consommation, et qui représente à l'occasion le désir de la mère. Le désir de l'analyste ne doit pas tomber dans ce piège-là. Mais ça arrive, et même dans chaque séance car, dans la salle d'attente par exemple, l'expérience de beaucoup est une expérience d'angoisse : « Qu'est-ce qu'il nous veut, celui de qui nous attendons tant ? » Il vaut mieux que ça ne dure pas toute la cure.

Le fantasme est donc une réponse à ces deux questions qui convergent vers lui. Mais ces questions ne sont pas de simples questions académiques, elles sont corrélées à un déplaisir. D'un côté, il y a celui du trou dans le savoir, ou dans le symbolique, en tant qu'il renvoie à la castration, au trou de l'Autre, au non-rapport sexuel – si nous voulons nous appuyer sur un Lacan plus tardif ; de l'autre côté, il y a celui de l'avidité du désir de l'Autre quand il est vécu comme étant une volonté de l'Autre de jouir du sujet. Il s'agit dans les deux cas de l'angoisse. Le mathème du fantasme est une réponse à ces deux questions qui produisent un malaise, par l'articulation de deux éléments hétérogènes : le sujet comme effet de signifiant et l'objet en tant qu'il est corrélé au réel ou à la jouissance. Ces deux éléments hétérogènes sont articulés entre eux par le poinçon. Cette articulation répond à un trou dans la signification par une réponse qui est en quelque sorte une signification absolue donnée au rapport du sujet à l'objet, un « c'est ça ! ». *Un enfant est battu*, phrase que Freud extrait d'une série de ses patients, ne s'explique pas. C'est une phrase à laquelle une jouissance est accrochée, mais qui a une signification ne revoyant à rien d'autre qu'à elle-même.

Si la question, telle que je la décris, est corrélée à un déplaisir, à une angoisse, il est exigé de la réponse qu'elle réinstalle le plaisir, qu'elle apaise l'angoisse et qu'elle transforme la douleur de la jouissance en plaisir et satisfaction. Ainsi le fantasme, tel qu'il est décrit par Lacan, est une machine qui transforme le déplaisir en plaisir. C'est dans des moments de détresse, quand le sujet est confronté au manque dans l'Autre, que la tendance est plus grande d'avoir recours au fantasme, afin de parer à l'angoisse. C'est une difficulté qu'on peut constater dans la cure ; quand le sujet avance dans l'analyse, quand il va très loin, qu'il a perdu toutes ses identifications, il y a un appel au fantasme pour restaurer la paix d'avant l'analyse. Le silence de l'analyste, qui met d'emblée le sujet dans une position angoissante, a justement pour fonction de créer ce trou du **S(A barré)** dans lequel le sujet peut venir loger son fantasme, la

réponse au trou. Le sujet élabore le fantasme parce que ce silence le confronte avec l'énigme du désir de l'Autre. Il peut d'ailleurs être convoqué dans le rapport transférentiel, sur son versant négatif. Le sujet peut avoir l'idée que l'analyste est malveillant, il traduit cela dans les termes de son propre fantasme, qui peut virer du côté du passage à l'acte, de l'arrêt de la cure par exemple, et non du côté de l'élaboration de savoir sur l'inconscient du sujet. Ce sont des moments délicats dans une cure.

Le fantasme est une articulation qui couvre par une signification absolue l'abîme entre sujet et objet. C'est une défense contre les effets angoissants du trou dans la signification, une défense contre l'angoisse, mais aussi contre le désir. En effet, le désir, incluant toujours le manque, introduit une intranquillité qui n'est pas nécessairement agréable, même s'il est une défense contre la jouissance. En fait, le fantasme est à la fois une limite au désir et un point d'appui pour la réalisation du désir. Ainsi, s'il n'y a pas de rapport sexuel tel que le dit Lacan, s'il n'y a pas d'écriture signifiante qui donne la formule de la rencontre entre les deux sexes – alors que chez les animaux l'instinct a cette fonction –, le fantasme est une écriture signifiante qui s'inscrit dans l'inconscient de chacun et qui détermine son mode de jouissance. Ce n'est pas une écriture du rapport sexuel, qui, elle, n'existe pas, mais c'est une écriture qui indique les conditions dans lesquelles le sujet jouit dans une relation sexuelle par exemple. Il n'y a pas une écriture mathématique du rapport entre les sexes mais chacun a sa formule de la façon dont il jouit, formule donnée par le fantasme. Cette formule précise quel est l'objet qui le fait jouir, et comment.

Le fantasme est à la fois un point d'appui qui permet le passage du désir dans le domaine de l'acte, mais en même temps, c'est un point d'arrêt du désir. Car le désir, comme je l'ai dit au début, s'attache à la métonymie du signifiant. C'est pour cela que Lacan l'a imagé comme un furet qui court sous les signifiants, d'un signifiant à l'autre, comme le phallus qui apparaît et disparaît, qui est toujours en mouvement. Alors que la caractéristique du fantasme, c'est la fixité⁴. Une autre façon de le dire est que le désir est dans « la diachronie⁵ », il s'inscrit comme une série d'événements dans le temps. Le mathème du fantasme par contre ramasse cette diachronie en une seule formule qui contient toute la série des versions successives du rapport du sujet à l'objet, formule immuable qui se dit au présent. Ainsi, la phrase paradigmatique du fantasme, formulée par Freud : « un enfant est battu », est une phrase au présent. Elle montre bien qu'il s'agit d'une formule signifiante, symbolique, à laquelle est accrochée une jouissance-plaisir et rappelle avec force la scène fantasmatique du rat enfoncé dans l'anus qui fait jouir l'homme aux rats de façon inconsciente. Evidemment, cette scène s'inscrit dans la constellation de la biographie de l'homme aux rats qui implique une métonymie signifiante, mais ça ne change rien à cette jouissance du fantasme, point fixe, point d'arrêt du désir.

Il est important de noter ce que Freud repère déjà : dans ce mélange entre langage et jouissance, la signification qui est là produite n'a pas de référence extérieure, elle ne décrit aucun événement de la réalité. Bref, il n'est pas interprétable. Le signifiant ne renvoie à rien d'autre qu'à lui-même et à la jouissance qui lui est articulée. Comme je l'ai mentionné plus haut, c'est un « c'est ça ! », un axiome, qui fait jouir. C'est en cela qu'il est différent du symptôme classiquement parlant. Le symptôme est aussi une sorte de fixité par rapport au désir. À l'encontre du désir, il n'est pas régi par une métonymie, mais par une métaphore qui ramasse plusieurs éléments en un signifiant. Du coup, et nous en avons donné quelques exemples la dernière fois, il est moins en mouvement que le désir, il est plutôt de l'ordre de la répétition du même sans être dans la fixité du fantasme. Mais dans le symptôme, comme les autres formations de l'inconscient et le *Witz*, le signifiant peut toujours renvoyer à un autre signifiant, et ainsi relancer le désir. C'est ce qui permet d'interpréter le symptôme, de le dégivrer pour le faire entrer dans le mouvement du désir, alors que le fantasme, s'il est traversable, est ininterprétable. Même s'il se manifeste dans le domaine de l'imaginaire

⁴ *Ibid.*, cours du 3 novembre 1982.

⁵ Lacan J., « Position de l'inconscient », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 835.

comme spectacle, comme mise en scène, le fantasme est un réel contre lequel cogne le signifiant et une butée dans la cure.

Et puisque nous faisons des distinctions entre symptôme et fantasme, ajoutons ceci, que J.-A. Miller souligne également ⁶ : le symptôme est ce dont le sujet parle facilement, parce qu'il le sent comme étranger, qu'il en souffre et qu'il veut s'en débarrasser. Le fantasme, quant à lui, est un mode de jouissance du sujet qui se présente comme un plaisir, il est moins étranger au sujet. Ce dernier en parle plus difficilement parce qu'il en a honte. Et s'il n'éprouve pas de honte par rapport à son fantasme, c'est un problème. Il y a un passage de la fin du Séminaire XVII ⁷ dans lequel Lacan parle de la honte. Et contrairement à ce que nous pouvons penser, il dit que c'est la fonction de l'analyste d'entretenir la honte. Elle permet que nous ne fassions pas n'importe quoi. Dans le texte que J.-A. Miller ⁸ a écrit après l'affaire DSK, il disait que le sujet n'avait pas la fonction du regard, rien ne le regarde. Quand nous n'avons pas quelque chose qui nous regarde, nous n'avons pas honte.

Comme nous l'avons vu, le mathème du fantasme, **(S barré <> a)**, est une formule qui écrit un rapport, un rapport du sujet barré à l'objet. C'est en quelque sorte le nom de la relation d'objet lacanienne. Certes, le concept même de l'objet se modifie à plusieurs carrefours de l'enseignement de Lacan. Dans le Séminaire VI, l'objet est essentiellement situé par rapport au stade du miroir, dans la relation narcissique à l'image du corps, au petit autre et au moi du sujet ⁹. Dans le Séminaire VII, il deviendra *das Ding*, un objet de jouissance *extime* au sujet, jouissance la plus étrangère et la plus intime en même temps ¹⁰. Dans le Séminaire X, il deviendra un objet cessible, découpé dans le corps selon la logique des zones érogènes de la pulsion ¹¹. Le fantasme deviendra alors la formule qui décrira le rapport du sujet à l'objet en tant que réel, en tant que pulsionnel – se faire bouffer, se faire chier, se faire voir,... Mais il maintiendra néanmoins son caractère de défense car s'il est réel, l'objet dans le fantasme est un objet habillé, voilé, qui préserve le sujet d'un rapport immédiat au réel. Par exemple, les femmes desquelles Sade fait son objet fantasmatique sont belles et l'activité sadique de sa pensée reste au niveau du Beau ¹².

De ces modalités de l'objet émanent deux logiques différentes du fantasme dans l'enseignement de Lacan. Une première logique du fantasme le situe dans la relation imaginaire et narcissique. C'est la logique du fantasme telle que nous la trouvons dans le Séminaire VI, *Le Désir et son interprétation*, duquel J.-A. Miller dira que, malgré ce titre, c'est un séminaire sur le fantasme. Selon cette logique, le fantasme est un spectacle dans lequel le sujet occupe la place du spectateur. Une deuxième logique du fantasme est élaborée par Lacan dans le Séminaire XIV intitulé justement « La logique du fantasme » ¹³. C'est à ce moment-là que l'objet devient pulsionnel et que la formule du fantasme se dit en termes pulsionnels. Nous aborderons aujourd'hui la question du fantasme selon la première logique du fantasme car celle-ci correspond particulièrement bien au fantasme de l'obsessionnel.

⁶ Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Du symptôme au fantasme et retour », *op. cit.*, cours du 3 novembre 1982.

⁷ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'Envers de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris Seuil, 1991, p. 209-210.

⁸ Miller J.-A., « Le secret des hommes-chats », *La Règle du jeu*, 21 mars 2013, publication en ligne (www.laregledujeu.org).

⁹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre VI, *Le Désir et son interprétation*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, La Martinière/Le Champ freudien éd., 2013.

¹⁰ Lacan J., *Le Séminaire*, livre VII, *L'Éthique de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1986.

¹¹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'Angoisse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2004

¹² Lacan J., *Le Séminaire*, livre VII, *L'Éthique de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 238 & p. 279-280.

¹³ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIV, « La logique du fantasme », 1966-1967, inédit.

Pour terminer, soulignons que le mathème du fantasme est un mathème du fantasme en tant que fondamental. Celui-ci n'est pas une fantaisie ou une fantasmagorie ; ce n'est pas une série de représentations imaginaires et flamboyantes. Il se résume à une seule formule qui organise toute la vie du sujet, sans qu'il le sache. C'est pour cela que Lacan parle du fantasme en tant que fenêtre du sujet sur le réel – c'est sa façon de voir le monde, sans qu'il en soit conscient. Et il ne peut pas voir le monde autrement, c'est pour cela que nous pouvons dire que la réalité est un fantasme car, à l'encontre du réel qui est incadrable, la réalité est cadrée par le fantasme du sujet. Et il faut l'analyse pour pouvoir aller au bord de la fenêtre et constater qu'il n'y a rien derrière ; ou, selon cette formule d'Anna Aromi, Analyste de l'École en Espagne, si l'analyse ne peut pas conduire le sujet à voir le réel en dehors du cadre de sa fenêtre, elle peut quand même l'aider à élargir le cadre de cette fenêtre.

La force de cette détermination du fantasme ne joue pas uniquement sur la façon qu'a le sujet de voir le monde, mais aussi sur la façon dont il va mener sa vie dans le monde et dont il va se comporter. J.-A. Miller parle après Lacan de la « pantomime » du sujet ¹⁴ en tant qu'à partir d'elle, nous pouvons déduire la formule de son fantasme fondamental. Dans d'autres orientations psychanalytiques que la nôtre, ce genre d'observation se pratique et parfois un peu trop, mais ce n'est pas toujours sans intérêt, comme on peut le constater dans l'analyse que fait Lacan d'un cas d'Ella Sharpe dans le Séminaire VI ¹⁵. Dans ce sens, le rapport à l'Autre de l'obsessionnel, tel que je vous l'ai décrit jusque-là et qui se manifeste par son comportement, témoigne de son fantasme. L'adoration de l'obsessionnel pour son corps, son amour pour lui-même qui est de l'ordre de la grenouille qui veut être un bœuf, son caractère agressif et en même temps défensif par rapport à l'autre ; tout cela donne le style du fantasme des sujets obsessionnels. Et, nous pouvons le dire sans contredire ce que dit Lacan et que je vous ai rapporté lors du premier cours, à savoir que le cas d'un obsessionnel ne dit rien du cas d'un autre obsessionnel, il y a quelque chose de commun chez les obsessionnels au niveau de leur pantomime. C'est au niveau du symptôme qu'une singularité est assurée. Le symptôme est une construction inconsciente signifiante du sujet, c'est un bricolage toujours très singulier, mais le fantasme, dans lequel l'objet est tellement présent, se partage souvent de façon trans-individuelle. Le fantasme bourgeois du bonheur lié aux objets du siècle est un exemple de fantasme qui se partage. La publicité joue d'ailleurs sur certains fantasmes communs, les hommes politiques aussi quand ils sont en campagne. Freud déjà avait identifié la phrase « un enfant est battu » chez plusieurs patients.

Le fantasme obsessionnel versus le fantasme hystérique

En confrontant le fantasme obsessionnel au fantasme hystérique, nous pourrions déjà avoir quelques indications sur le fantasme de l'obsessionnel. C'est ce que fait Lacan, dans son texte « Subversion du sujet et dialectique du désir » ¹⁶, dans un passage longuement commenté par J.-A. Miller ¹⁷. Voyons ce que dit Lacan dans ces pages, et appuyons-nous sur J.-A. Miller pour le lire.

« Le névrosé [...] hystérique, obsessionnel [...] est celui qui identifie le manque de l'Autre à sa demande, **Grand phi** à D ¹⁸ ». Autrement dit, le névrosé est celui qui identifie le signifiant du désir qu'est le phallus, le signifiant qui indique le manque de signifiant, en un signifiant « normal », qui renvoie à quelque chose, un signifiant de la demande. Le névrosé met la demande à la place du désir, en l'écrasant. Nous avons déjà vu que l'obsessionnel a tendance

¹⁴ Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Du symptôme au fantasme et retour », *op. cit.*, cours du 24 novembre 1982.

¹⁵ Lacan J., *Le Séminaire*, livre VI, *Le Désir et son interprétation*, *op. cit.*, p. 161 & sq.

¹⁶ Lacan J., « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 793-827.

¹⁷ Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Du symptôme au fantasme et retour », *op. cit.*, cours du 10 novembre 1982.

¹⁸ Lacan J., « Subversion du sujet et dialectique du désir... », *op. cit.*, p. 823.

à faire de la demande son bien, et ceci pour se mettre à l'abri du désir. Faire du signifiant du désir un signifiant de la demande, est équivalent à nier le manque dans l'Autre, à nier le désir et dire : « J'ai la réponse au *Che Vuoi ?*, je sais ce qu'il veut de moi, qui est du registre de ce qui peut se demander, c'est-à-dire de la satisfaction d'une pulsion ». Et en effet, un mathème de Lacan écrit la pulsion comme étant le rapport du sujet à la demande, (S barré <> D). C'est pour cela que Lacan continue : « Il en résulte que la demande de l'Autre prend fonction d'objet dans son fantasme, c'est-à-dire que son fantasme [...] se réduit à la pulsion ¹⁹ ». Donc, comme je l'ai dit, à la place d'un rapport au manque dans l'Autre, qui serait une formule du désir, le sujet installe dans son fantasme un rapport à une consistance dans l'Autre, à la demande de l'Autre. Et ce rapport-là est lui-même la pulsion.

Lacan continue : « mais cette prévalence donnée par le névrosé à la demande [...] cache son angoisse du désir de l'Autre ²⁰ » et un peu plus loin se situe la phrase-clé pour formuler la différence entre le fantasme dans l'hystérie et dans l'obsession : « on en trouve alors les deux termes comme éclatés : l'un chez l'obsessionnel pour autant qu'il nie le désir de l'Autre en formant son fantasme à accentuer l'impossible de l'évanouissement du sujet, l'autre chez l'hystérique pour autant que le désir ne s'y maintient que de l'insatisfaction qu'on y apporte en s'y dérochant comme objet ²¹ ».

Qu'est-ce que cela veut dire ? L'hystérique se présente comme étant la spécialiste du désir, celle qui face au désir, n'a aucune crainte. Mais en fait, ce n'est pas le cas, car elle n'a pas peur face au désir de l'Autre à la seule condition qu'elle se fasse le maître de cet Autre. Son fantasme se construit en deux temps. Dans un premier temps, elle transforme le désir en demande, c'est-à-dire qu'elle nie le manque dans l'Autre, en le rendant non désirant ; cela la protège de l'angoisse du désir de l'Autre. Dans un deuxième temps, elle se fait le maître de l'Autre, c'est-à-dire celle qui va lui apprendre ce qu'est désirer, et qui va le faire en se dérochant comme objet. Elle va creuser un manque dans l'Autre, en se constituant elle-même comme manque. J.-A. Miller dans son cours montre bien ce que cela implique dans la relation transférentielle : elle conteste les règles et le « cadre » car ils tuent en effet le désir. Elle fait tout pour que l'analyste « sorte du cadre » et qu'il se montre désirant, mais ceci à condition qu'elle reste le maître du désir. Il y a là tout un maniement à avoir en tant qu'analyste : d'une part, il s'agit de ne pas coller au cadre, car l'hystérique doit savoir qu'il y a du désir quelque part. Mais le désir auquel il faut donner consistance est le désir de l'analyste, désir de la conduire au-delà de son fantasme, et non le désir de la personne de l'analyste, ce qui risque de la confronter réellement au désir de l'Autre en tant qu'elle ne le maîtrise pas. À ce moment-là, elle risque de rompre avec l'analyste. C'est ainsi que je lis la phrase que Lacan dit un peu plus loin : « C'est pourquoi une vacillation calculée de la "neutralité" de l'analyste, peut valoir pour une hystérique plus que toutes les interprétations, au risque de l'affolement qui peut en résulter. Bien entendu pourvu que cet affolement n'entraîne pas la rupture et que la suite convainque le sujet que le désir de l'analyste [à comprendre ici comme le désir de la personne de l'analyste] n'était pour rien dans l'affaire ²² ». Parfois, pour sortir du cadre, il faut attendre parfois un long moment pour ne pas affoler le sujet.

Je résume : dans le fantasme de l'hystérique le désir de l'Autre est annulé en devenant une demande, il est restauré car elle se déroche, en se faisant elle-même l'objet qui lui manque, mais à condition qu'elle reste maître de la situation. Elle met la barre sur l'Autre, mais du coup, elle met la barre sur elle-même. C'est tout son problème, elle restaure le désir mais pour ça, elle paye le prix de disparaître. Quoi qu'il en soit, ce que nous constatons, c'est que l'hystérique s'intéresse au désir, à l'objet, au manque et c'est là que nous trouvons sa pantomime, en interrogeant le désir de l'Autre.

¹⁹ *Ibid.*

²⁰ *Ibid.*, p. 823-824.

²¹ *Ibid.*, p. 824.

²² *Ibid.*

L'obsessionnel n'a rien à faire du désir. Il ne veut rien en savoir. Que l'Autre soit l'Autre de la demande, l'Autre en tant qu'il le met à l'abri du désir, cela l'arrange et il fera tout pour l'entretenir à cette place. De là, sa position serviable par rapport à l'Autre que j'ai décrite précédemment. Là où l'hystérique fait le maître pour barrer l'Autre, l'obsessionnel se fait esclave de l'Autre. Il tente de satisfaire l'Autre afin de s'assurer que l'Autre ne soit jamais manquant, jamais désirant, qu'il ne se montre surtout pas capricieux. Car comme le dit J.-A. Miller, l'obsessionnel veut bien obéir à la loi, mais il refuse d'obéir au caprice²³. En résulte aussi un maniement particulier de la cure. Si dans l'hystérie, l'analyste a à manifester un désir pour le sujet et lui creuser une place dans l'Autre désireux sans qu'elle doive se dérober sans cesse, dans l'obsession, le psychanalyste doit aussi faire vaciller sa « neutralité » progressivement et avec tact, non pour manifester un désir pour le sujet, mais pour se montrer imparfait. On trouve cette remarque de Lacan dans la suite de la page concernant le désir de l'analyste – dans la névrose en général et pas nécessairement par rapport à l'hystérie ou l'obsession – : la question est de savoir « comment l'analyste doit-il préserver pour l'autre la dimension imaginaire de sa non-maîtrise, de sa nécessaire imperfection²⁴ ».

Nous pouvons maintenant revenir à la première phrase de Lacan que j'ai citée : l'obsessionnel « nie le désir de l'Autre en formant son fantasme à accentuer l'impossible de l'évanouissement du sujet » et l'hystérique nie le désir « pour autant que le désir ne s'y maintient que de l'insatisfaction qu'on y apporte en s'y dérochant comme objet ». L'hystérique fait porter la barre sur l'Autre pour le rendre manquant et désireux, mais elle paye le prix de cette opération en se dérochant elle-même. Elle disparaît en mettant la barre sur elle-même, même si elle est maître de cette situation puisqu'elle l'initie. L'obsessionnel au contraire fait tout pour que l'Autre ne soit pas barré, et du coup il ne porte pas de barre non plus comme sujet. Autrement dit, comme nous l'avons vu, c'est le moi, son propre corps et le petit autre spéculaire qui sont les objets de son fantasme. C'est pour ça que la première logique du fantasme convient très bien pour l'obsessionnel, parce que c'est son moi qui est en jeu. Il se veut sujet non barré en mettant en avant son moi.

Ce rapport au moi qui vient se substituer à l'objet du désir, et du coup court-circuite le désir de l'Autre, nous permet de situer par exemple la tendance à la masturbation si courante dans l'obsession. Le sujet jouit de lui-même, sans passer par l'autre.

L'échec du fantasme

Mais si les choses fonctionnaient ainsi, si le fantasme pouvait venir à bout du désir, s'il pouvait boucher totalement le manque dans l'Autre, il n'y aurait aucun problème. Le sujet aurait comme objet son propre moi, et ils vivraient heureux ensemble jusqu'à la fin de leur vie. D'ailleurs, on entend parler aujourd'hui d'une pratique qui consiste à se marier avec soi-même, ce qui est le rêve de l'obsessionnel. Mais nous savons que les choses ne sont jamais ainsi. Là où dans l'hystérie le sujet disparaît devant l'objet pour devenir lui-même l'objet de l'autre, le sujet de l'obsession est barré, pas dans le sens où il disparaîtrait, mais dans le sens d'un dédoublement qui s'opère et qui met sa division en scène. Le sujet peut vouloir s'identifier à son moi mais un dédoublement s'opère soit du côté de l'objet, ce qui est le plus courant, soit du côté du sujet.

Lacan parle en détail de ce dédoublement dans *Le Mythe individuel du névrosé*²⁵, texte que nous avons mentionné à plusieurs reprises dans ce cours. Nous avons vu la dernière fois le dédoublement de l'objet chez l'homme aux rats, qui entretient sa division entre la femme riche, femme de l'amour, et la femme pauvre en tant qu'elle incarne le désir. Il y aussi le dédoublement côté sujet chez l'homme aux rats quand, face à la jouissance de ses pensées, il fait appel à son ami qui est en place de moi-idéal pour trouver chez lui une parole qui le

²³ Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Du symptôme au fantasme et retour », *op. cit.*, cours du 10 novembre 1982.

²⁴ Lacan J., « Subversion du sujet et dialectique du désir... », *op. cit.*, p. 824.

²⁵ Lacan J., *Le Mythe individuel du névrosé*, Paris, Seuil, 2007, p. 33.

soulage. Dans *Le Mythe individuel*, Lacan mentionne un va-et-vient du dédoublement entre le sujet et l'objet quand il parle des histoires amoureuses de Goethe.

Dans un premier temps, il y a l'histoire d'amour avec Lucinde, dédoublée par sa sœur. Cette sœur prie Goethe de s'éloigner de Lucinde, parce qu'il lui fait ravage dit-elle. En même temps, elle lui demande de lui faire un baiser, ce qu'il fait. À ce moment-là, Lucinde les surprend et s'exclame : « Soient maudites à jamais ces lèvres. Que le malheur survienne à la première qui en recevra l'hommage ²⁶ ». Cette parole devient pour Goethe un impératif, un interdit qui lui barre la route à toute entreprise amoureuse. Nous y reconnaissons cet effet de la pensée magique chez l'obsessionnel que nous avons déjà vu chez l'homme aux rats – à savoir la crainte qu'un malheur arrive s'il donne liberté à son désir. Mais ce qu'il importe de noter aujourd'hui, c'est que cet interdit consécutif au dédoublement de l'objet le met pour un temps à l'abri du désir de l'autre. Ceci perdure jusqu'au moment où il fait une autre rencontre qui lui permet de dépasser cette inhibition : la rencontre avec Frédérique Brion. Mais quand il va la rencontrer dans sa famille pour la première fois, c'est de son côté à lui que s'installe le dédoublement. Tout d'abord, il lui faut un ami pour y aller, une sorte de double imaginaire avec qui il se met dans un état d'euphorie. Sur le chemin qu'ils font à deux, « ce ne sont qu'éclats de rire pendant tout le trajet ²⁷ » comme l'enfant qui jubile devant le miroir. Ensuite, autre dédoublement, il y va déguisé. Lui, le fils de bourgeois maniéré et toujours bien habillé, y va déguisé en pauvre étudiant en théologie. Quand il découvre qu'ainsi, il ne se montre pas sous son meilleur jour et que ce n'est pas bon pour la séduction, il rentre pour se changer. Mais il se demande pourquoi il a fait cela, et la réponse qu'il se donne, confine selon Lacan à une mégalomanie délirante : il considère que ce comportement équivaut au déguisement des dieux lorsqu'ils descendent au milieu des mortels.

Si nous voyons dans cette mise en scène fantasmatique à l'approche de l'objet du désir l'apparition d'un moi infatué, trait obsessionnel, Lacan souligne aussi une dimension de défense. L'ami comme double ainsi que le déguisement sont des précautions prises par Goethe en abordant l'objet. Car, quand les dieux descendent parmi les mortels, s'ils se déguisent c'est pour éviter un danger « et, pour tout dire, c'était pour eux une façon de n'avoir pas à ressentir comme des offenses la familiarité des mortels. Ce que les dieux risquent le plus de perdre, quand ils descendent au niveau des mortels, c'est leur immortalité, et la seule façon d'y échapper est précisément de se mettre à leur niveau ²⁸ ».

Dans ce texte, qui apparaît très tôt dans l'enseignement de Lacan (1953), il ne s'agit pas encore du désir de l'Autre, du signifiant du manque dans l'Autre et du phallus, mais nous voyons avec quelle facilité cela se lit dans l'épisode que Lacan relate. Goethe se défend du phallus, du désir, par un dédoublement, soit en y allant avec un ami, soit en se déguisant et se présentant comme autre par rapport à qui il est. Cela fait songer au cas d'Ella Sharpe que Lacan commente dans le séminaire VI. Le sujet a l'idée de faire croire qu'il est un chien en aboyant afin de camoufler à l'Autre sa jouissance qui consiste à être là où il ne doit pas être. Face à l'objet, le sujet se déguise et fondamentalement, ce que l'obsessionnel présente à l'autre, c'est son moi, en tant qu'il vient dissimuler le sujet. Par ailleurs, il y a une autre indication clinique intéressante dans ce texte : il pointe une sorte de rapport de vases communicants entre le dédoublement du sujet – ou plutôt du moi – et le dédoublement de l'objet. Quand l'objet est unifié, c'est le sujet qui se dédouble. C'est le cas avec Frédérique Brion : avec elle l'objet est unifié, ce qui permet à Goethe de dépasser l'inhibition qu'a produit le dédoublement de Lucinde et sa sœur. Par contre, quand le moi du sujet est unifié au niveau de son statut social, c'est l'objet qui se dédouble. Bref, le sujet n'a jamais la paix à laquelle il aspire tant.

²⁶ *Ibid.*, p. 36.

²⁷ *Ibid.*, p. 38.

²⁸ *Ibid.*, p. 39.